

« Fin d'étape »

Laboratoire de lumière

Traduction Laure Guille-Bataillon.

Monographie sur Antoni Taulé,

sous la direction de Marc de Smedt,

éditions Cesare Rancilio, Paris, septembre 1981

À Sheridan Le Fanu à cause de certaines maisons.

À Antoni Taulé à cause de certaines tables.

Elle s'était arrêtée là peut-être parce que le soleil était déjà haut et que le plaisir mécanique de conduire aux premières heures de la matinée céda le pas à l'assoupissement, à la soif. Pour Diana, ce gros bourg au nom anodin n'était qu'une petite marque parmi tant d'autres sur la carte de la région, loin de la ville où elle coucherait ce soir, et la place que des platanes protégeaient de la chaleur de la route s'offrait comme une parenthèse où elle entra avec un soupir de soulagement, freinant près du café dont les tables débordaient jusque sous les arbres.

Le garçon lui apporta un anis avec des glaçons et lui demanda si elle déjeunerait ensuite ; elle n'avait pas à se presser, ils servaient jusqu'à deux heures. Diana dit qu'elle irait faire un tour en ville et qu'elle reviendrait. « Il n'y a pas grand chose à voir », lui assura le garçon. Elle eut aimé lui répondre qu'elle non plus n'avait pas grande envie de regarder, mais au lieu de cela elle demanda des olives noires et but presque avec brusquerie au verre où s'irisait l'anis. Elle sentait sur sa peau une fraîcheur d'ombre, quelques habitués jouaient aux cartes un peu plus loin, deux enfants avec un chien, une vieille femme dans le kiosque à journaux, toutes choses comme hors du temps, s'étirant dans la moiteur de l'été.

Comme hors du temps, elle l'avait pensé en voyant la main d'un des joueurs retenir longuement la carte en l'air avant de l'abattre triomphalement sur la table. Ce que précisément elle n'avait plus le courage de faire, prolonger toute chose belle, se sentir vivre pour de bon dans cette suspension délicieuse qui l'avait parfois maintenue dans le frémissement du temps. « Curieux que vivre puisse devenir une simple acceptation », pensa-t-elle en regardant le chien qui haletait, assis par terre, « et même l'acceptation de ne rien accepter, de m'en aller presque avant d'arriver, de tuer tout ce qui n'est pas capable encore de me tuer. » Elle oubliait la cigarette entre ses lèvres, sachant qu'elle finirait par la brûler et qu'il lui faudrait l'enlever brusquement et l'écraser comme elle l'avait fait de ces

années où elle avait perdu toutes les raisons de remplir le présent avec autre chose que des cigarettes, un chéquier toujours disponible et une voiture commode. « Perdu, répéta-t-elle, ce si joli thème de Duke Ellington et je ne m'en souviens même pas, deux fois perdu alors, ma fille, et perdue aussi la fille quarante ans, ce n'est plus qu'une façon de pleurer à l'intérieur d'un mot. »

Se sentir soudain à ce point idiot exigeait qu'elle paie et qu'elle aille faire un tour dans le bourg : aller à la rencontre des choses qui ne viendraient plus seules au désir et à l'imagination. Voir les choses comme qui est vu par elles, ici ce magasin d'antiquités sans intérêt, à présent la façade vétuste du musée des Beaux-Arts. On annonçait une exposition temporaire, aucune idée de qui était ce peintre au nom peu prononçable. Diana paya une entrée et s'avança dans la première salle d'une maison modeste aux pièces en enfilade, laborieusement transformée en musée par des édiles de province. On lui avait donné un dépliant qui contenait de vagues références à une carrière artistique avant tout régionale, des fragments de critiques, les éloges usuels : elle l'abandonna sur une console et regarda les tableaux ; en un premier temps, elle crut que c'était des photographies et ce qui ce qui attira son attention, ce fut leur dimension : peu habituel de voir des agrandissements de cette taille en couleur. Elle s'y intéressa pour de bon quand elle eut reconnu la matière, la perfection maniaque du détail. Soudain, ce fut l'inverse, l'impression de voir des tableaux construits sur des photos, quelque chose qui allait et venait entre les deux et bien que les salles fussent suffisamment éclairées, le doute subsistait devant ces toiles qui étaient peut-être des peintures de photographies ou le résultat d'une obsession réaliste qui menait le peintre à des extrémités dangereuses ou ambiguës.

Dans la première salle, il y avait quatre ou cinq peintures, variation sur le thème d'une table nue ou avec un minimum d'objets, violemment éclairée par une lumière solaire rasante. Sur certaines toiles, une chaise était ajoutée, sur d'autres, la table n'avait d'autre compagnie que son ombre allongée sur le sol fouetté par cette lumière latérale. Quand Diana entra dans la deuxième salle, elle vit quelque chose de nouveau, une figure humaine sur une des peintures qui unissait un intérieur à une vaste ouverture vers des jardins assez flous ; la silhouette, de dos, s'était déjà éloignée de la maison où la table immanquable se répétait au premier plan, à égale distance du personnage et de Diana. Elle eut vite fait de comprendre ou d'imaginer que c'était toujours la même maison, même si à présent s'y ajoutait la longue galerie verdâtre d'un autre tableau où la silhouette, de dos, regardait vers une porte-fenêtre éloignée. Curieusement, la silhouette du personnage était moins intense que les tables vides, on eût dit un visiteur de hasard se promenant sans raison dans une vaste maison abandonnée. Et puis il y avait le silence, non seulement parce que Diana semblait être la seule présence dans le petit musée, mais aussi parce qu'il émanait des peintures une solitude que la sombre silhouette masculine ne faisait qu'approfondir.

« Il y a quelque chose dans la lumière », pensa Diana, « cette lumière qui est comme une matière solide et qui écrase les choses. » Mais la couleur elle aussi était pleine de silence, les fonds profondément noirs, la brutalité des contrastes donnait aux ombres une qualité de tentures funèbres, de lourdes draperies de catafalque.

Quand elle entra dans la salle suivante, elle découvrit avec surprise qu'il y avait, en plus d'une série de toiles avec tables dénudées et personnages de dos, quelques tableaux de sujet différent, un téléphone solitaire, deux silhouettes. Elle les regarda, évidemment, mais un peu comme si elle ne les voyait pas ; la série des tables solitaires dans la maison avait une telle force que les autres peintures apparaissaient comme une décoration superflue, presque comme des tableaux d'ornement suspendus aux murs de la maison peinte et non à ceux du musée. Cela l'amusa de se découvrir aussi *hypnotisable*, de ressentir le plaisir un peu en sommeil, de céder à l'imagination, aux démons faciles de la chaleur de midi. Elle revint dans la première salle car elle n'était pas sûre de bien se rappeler une des peintures, et découvrit que sur la table qu'elle croyait nue, il y avait un pot avec des pinceaux. La table vide en revanche était sur le mur opposé et Diana, pendant tout un moment, s'essaya à mieux connaître le fond de la toile, la porte ouverte derrière laquelle on devinait une autre salle, le coin d'une cheminée ou d'une autre porte. Il lui devenait de plus en plus évident que toutes ces pièces appartenaient à une même maison, comme l'hypertrophie d'un autoportrait d'où l'artiste aurait eu l'élégance de se retirer, à moins qu'il ne se fut représenté dans cette silhouette noire (avec une longue cape dans un des tableaux) tournant obstinément le dos à l'autre visiteur, à l'intruse qui avait payé pour entrer à son tour dans la maison et se promener dans les pièces nues.

Elle revint à la deuxième salle et s'approcha d'une porte entrebâillée qui communiquait avec une autre pièce. Une voix aimable et un peu gênée la fit se retourner, un gardien en uniforme – le pauvre, avec cette chaleur – venait lui dire que le musée fermait à midi mais qu'il rouvrirait à trois heures et demie.

– Il en reste beaucoup à voir ? demanda Diana qui sentait brusquement la fatigue des musées, la nausée des yeux qui ont mangé trop d'images.

– Non, c'est la dernière salle, madame. Et il n'y a qu'un seul tableau : on dit que l'artiste a voulu qu'il soit isolé. Voulez-vous le voir avant de partir ? Je peux attendre un moment.

C'était stupide de ne pas accepter. Diana le savait quand elle répondit non et ils plaisantèrent tous les deux sur les déjeuners qui refroidissent si on n'arrive pas à temps. « Vous n'aurez pas à payer de nouveau si vous revenez, je vous connais maintenant » dit le gardien. Dans la rue, aveuglée par la lumière au zénith, elle se demanda ce qui diable lui arrivait ; c'était absurde de s'être à ce point intéressée au réalisme de ce peintre inconnu, puis soudain de laisser tomber un dernier tableau qui était peut-être le meilleur.

Mais non, si l'artiste avait voulu l'isoler des autres, cela signifiait sans doute qu'il était très différent, une autre manière ou un autre temps de travail, pourquoi alors interrompre une série qui s'était imposée à elle comme un tout, l'incluant dans son enceinte sans hiatus. Mieux valait ne pas être entrée dans la dernière salle, ne pas avoir cédé à l'obsession du touriste consciencieux, à la triste manie de vouloir parcourir les musées dans leur totalité.

Elle vit au loin le café de la place et se dit qu'il était l'heure de déjeuner : elle n'avait pas faim mais il en était toujours ainsi avant, quand elle voyageait avec Orlando : pour Orlando, midi était l'instant crucial, la cérémonie du déjeuner sacralisant en quelque sorte le passage du matin à l'après-midi, et Orlando, évidemment, aurait refusé de continuer à errer dans les rues quand le café était là, à deux pas. Mais Diana n'avait pas faim et penser à Orlando lui faisait de moins en moins mal, s'éloigner du café n'était plus désobéir ou trahir des rites. Elle pouvait à présent se souvenir sans soumission de tant de choses, s'abandonner au hasard de la marche et à la vague évocation d'un autre été en montagne avec Orlando, d'une plage qui revenait peut-être pour exorciser la braise du soleil sur sa nuque et son dos, Orlando sur une plage battue par le vent et le sel tandis que Diana s'enfonçait dans ces ruelles sans nom et sans personne, auras des murs de pierre grise, regardant distraitement les rares portails ouverts, des amorces de cours intérieures, des margelles avec de l'eau fraîche, des glycines, des chats endormis sur les dalles. À nouveau, le sentiment de ne pas parcourir un lieu mais d'être parcourue par lui, les pavés de la chaussée glissant vers l'arrière comme un ruban mobile, l'impression de rester sur place tandis que les choses coulent et se perdent derrière vous, une vie ou un village anonyme. C'était à présent une petite place avec deux bancs rachitiques, une autre ruelle allant vers des champs en bordure de ville, des jardins avec des palissades peu convaincues, la solitude totale de l'heure de midi, sa cruauté de matador d'ombres, de paralyseur de temps. Le jardin un peu abandonné n'avait pas d'arbres, il permettait aux yeux d'aller librement jusqu'à la vaste porte ouverte de la vieille maison. Sans oser le croire et en même temps sans le refuser, Diana entrevit dans la pénombre un couloir pareil à celui d'un des tableaux du musée, elle eut l'impression d'aborder le tableau par l'autre côté, par l'extérieur de la maison, au lieu d'y être incluse comme spectatrice de ses pièces. S'il y avait une chose étrange en ce moment, c'était le manque total d'étrangeté dans cette reconnaissance des lieux qui la poussait à entrer sans hésitation dans le jardin et à s'approcher de la porte de la maison, pourquoi pas après tout puisqu'elle avait payé son entrée, et s'il n'y avait personne qui s'opposât à sa présence dans le jardin, à ce qu'elle franchît la double porte ouverte, parcourue le couloir s'ouvrant sur la première salle vide où la fenêtre laissait entrer la colère jaune de la lumière qui s'écrasait sur le mur latéral et découpait une table vide et une seule chaise.

Ni peur ni surprise, et même le recours facile d'invoquer le hasard avait glissé en Diana sans qu'elle le retienne ; pourquoi s'avilir en hypothèses ou explications alors qu'une autre porte s'ouvrait à gauche et que dans une pièce à haute cheminée, la table obligatoire

se dédoublait en une ombre longue et minutieuse. Diana regarda sans intérêt la petite nappe blanche et les trois verres, les répétitions devenaient monotones, l'assaut de la lumière tailladant la pénombre. La seule chose différente, c'était la porte du fond qui était fermée et non pas entrebâillée. Cela introduisait quelque chose d'inattendu dans un parcours qui s'accomplissait jusque là si docilement. Sans presque s'arrêter, elle se dit que la porte était fermée uniquement parce qu'elle n'était pas entrée dans la dernière salle du musée et qu'aller voir derrière cette porte équivaldrait à revenir là-bas pour achever sa visite. Tout était trop géométrique en fin de compte, tout inimaginable et, comme prévu, avoir peur ou s'étonner eût été aussi incongru que de se mettre à siffler ou de demander à grands cris s'il y avait quelqu'un.

Pas même une exception dans cette seule différence, la porte céda et ce fut de nouveau le décor connu, le flot de lumière jaune s'écrasant contre le mur, la table qui paraissait plus nue que les autres, sa projection allongée et grotesque sur le sol comme si quelqu'un en avait brutalement arraché un tapis noir et l'avait jeté par terre, et pourquoi ne pas la voir aussi d'une autre façon, comme un corps rigide à quatre pattes qu'on venait de dépouiller de ses vêtements qui gisaient là comme une flaque noire. Il suffisait de regarder les murs et la fenêtre pour retrouver le même théâtre vide, sans même cette fois une porte qui prolongeât la maison vers d'autres pièces. Elle avait vu aussi la chaise près de la table, même si elle ne l'avait pas retenue dans son premier coup d'œil, mais à présent, elle l'ajoutait au déjà connu, tant de tables avec ou sans chaises dans tant de pièces semblables. Vaguement déçue, elle s'approcha de la table, s'assit et se mit à fumer, à jouer avec la fumée qui grimpait dans le flot de lumière horizontale et qui dessinait ses propres contours comme si elle voulait s'opposer à cette volonté de vide de toutes les pièces, de tous les tableaux, de même que ce rire bref, quelque part derrière Diana, rompit un instant le silence, même si ce n'était sans doute que l'appel d'un oiseau dehors ou le craquement d'un bois desséché, inutile donc d'aller voir dans la salle précédente où les trois verres sur la table projetaient leurs ombres faibles sur le mur, inutile de presser le pas, fuir sans panique mais sans se retourner.

Dans la rue, un enfant lui demanda l'heure et Diana se dit qu'elle devrait se dépêcher si elle voulait déjeuner mais on eût dit que le garçon l'attendait sous les platanes et lui fit un geste de bienvenue en lui indiquant la place la plus fraîche. Cela n'avait pas de sens de manger mais dans le monde de Diana, on avait presque toujours mangé ainsi, soit parce qu'Orlando disait qu'il était l'heure d'un repas, soit parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement entre deux occupations. Elle demanda un plat et du vin blanc, elle attendit trop longtemps pour un endroit aussi vide ; déjà, avant même de prendre le café, elle savait qu'elle allait retourner au musée, qu'un de ses pires côtés l'obligeait à réviser ce qu'il eût été préférable d'assumer sans analyse, presque sans curiosité et que si elle ne le faisait pas, elle allait le regretter à la fin de l'étape, quand tout redeviendrait habituel comme toujours, les musées, les hôtels et l'inventaire du passé. Et même si rien n'était tiré au

clair, son intelligence s'étendrait en elle comme un chien satisfait dès qu'elle aurait constaté la parfaite symétrie des choses, que le tableau exposé dans la dernière salle du musée représentait docilement la dernière pièce de la maison visitée ; et même le reste pourrait rentrer dans l'ordre si elle parlait avec le gardien pour remplir les creux ; après tout, il y avait tant d'artistes qui copiaient exactement leurs modèles, tant de tables de ce monde qui avaient fini au Louvre ou au Metropolitan, doubles de réalités devenues poussière et oubli.

Elle traversa sans hâte les deux premières salles (il y avait un couple dans la seconde qui parlait à voix basse bien qu'ils fussent les seuls visiteurs de l'après-midi). Elle s'arrêta devant deux ou trois tableaux et, pour la première fois, l'angle de la lumière entra en elle comme une impossibilité qu'elle n'avait pas voulu admettre dans la maison vide. Elle vit le couple repartir vers la sortie et attendit d'être seule pour aller vers la porte de la dernière salle. Le tableau était sur le mur de gauche, il fallait avancer jusqu'au centre pour bien voir la table et la chaise où une femme était assise. Comme le personnage vu de dos dans certains autres tableaux, la femme était vêtue de noir mais elle tournait la tête aux trois-quarts et ses cheveux châtons retombaient sur son épaule du côté du profil invisible. Il n'y avait rien qui la distinguât spécialement de tout ce qui précédait, elle s'intégrait à la peinture comme l'homme qui se promenait sur d'autres toiles, c'était une partie de la série, une figure de plus dans une même volonté esthétique. Et, en même temps, il y avait là quelque chose qui expliquait peut-être que le tableau fût seul dans la dernière salle ; de ces ressemblances apparentes se dégagait à présent une autre impression, la conviction progressive que cette femme différait de l'autre personnage non seulement par son sexe mais par son attitude ; le bras gauche pendant le long du corps, le torse légèrement penché en avant qui déchargeait son poids sur le coude invisible appuyé à la table, disaient à Diana autre chose, lui montraient un abandon qui allait au-delà du recueillement ou de l'assoupissement. Cette femme était morte : son bras et ses cheveux pendants, son immobilité inexplicablement plus intense que la fixité des choses et des êtres dans les autres tableaux ; la mort ici comme un apogée du silence, de la solitude de la maison et de ses personnages, ses tables, ses ombres, ses couloirs. Sans savoir comment, Diana se retourna dans la rue, sur la place, elle monta en voiture et enfila la route brûlante. Elle avait accéléré à fond mais, peu à peu, elle ralentit et ne se mit à penser que lorsque la cigarette lui brûla les lèvres ; mais il était absurde de penser alors qu'il y avait tant de cassettes avec des musiques qu'Orlando avait aimées et oubliées et qu'elle écoutait de temps en temps, acceptant d'être tourmentée par l'invasion des souvenirs préférables à la solitude, à la vague image du siège vide à côté d'elle. La ville était à une heure de là, de même que tout semblait être à des heures ou à des siècles de là, l'oubli par exemple, ou le grand bain chaud qu'elle prendrait à l'hôtel, les whiskys au bar, le journal du soir. Tout symétrique, comme toujours pour elle, une nouvelle étape venant comme la réplique de la précédente, l'hôtel qui ferait un nombre pair d'hôtels ou serait le numéro impair que

l'étape suivante complèterait, comme les lits, les postes d'essence, les cathédrales ou les semaines. Et la même chose avait dû se produire au musée où tout s'était répété de façon maniaque, table après table, objet après objet, jusqu'à la rupture finale, insupportable, l'exception qui en une seconde avait fait éclater cet accord parfait d'une chose qui n'entrait plus dans aucune catégorie, ni dans la raison ni dans la folie. Car le pire était de chercher un côté raisonnable à ce qui, depuis le début, avait tenu du délire, de la répétition imbécile, mais sentir en même temps, comme une nausée, que seul son accomplissement total lui aurait rendu un équilibre raisonnable, aurait mis cette folie du bon côté de sa vie, l'aurait alignée sur les autres symétries, les autres étapes. Mais alors, ce n'était pas possible, quelque chose avait échappé là et on ne pouvait pas continuer de l'avant et l'accepter. Tout son corps s'arc-boutait comme s'il résistait à la fuite ; s'il y avait une chose à faire, c'était revenir au village, se convaincre avec toutes les preuves de la raison que tout cela était idiot, que la maison n'existait pas ou qu'alors elle existait, mais qu'il n'y avait au musée qu'une exposition de dessins abstraits ou de peintures historiques qu'elle n'avait pas pris la peine de voir. La fuite était une sale façon d'accepter l'inacceptable, d'enfreindre trop tard la seule vie imaginable, le pâle acquiescement quotidien au lever du soleil ou aux informations de la radio. Elle vit arriver un stationnement à sa droite, elle fit demi-tour et reprit la route le pied à fond sur l'accélérateur jusqu'à ce que les premières fermes, aux abords du village, viennent à sa rencontre. Elle dépassa la place, se souvenant qu'à gauche, elle trouverait un recoin où elle pourrait laisser sa voiture ; elle prit à pied la première ruelle vide, elle entendit chanter une cigale en haut d'un platane, le jardin abandonné était là, la grande porte était toujours ouverte.

Pourquoi s'attarder dans les premières pièces où la lumière rasante n'avait pas perdu de son intensité, pourquoi vérifier que les tables étaient toujours là, qu'elle avait peut-être elle-même fermé la porte de la troisième pièce en sortant. Elle savait qu'il lui suffisait de la pousser pour entrer et voir de front la table et la chaise. S'asseoir à nouveau pour fumer une cigarette (la cendre de la précédente s'accumulait sur un coin de la table, elle avait dû jeter le mégot dans la rue) en se mettant de côté pour éviter l'attaque directe de la lumière. Elle chercha le briquet dans son sac, regarda la première volute de fumée qui s'enroulait dans le soleil. Si le rire léger d'avant avait été un chant d'oiseau, il n'y avait plus aucun oiseau à présent qui chantât dans la rue. Mais il lui restait encore beaucoup de cigarettes à fumer, elle pouvait s'appuyer sur la table et laisser son regard se perdre dans l'ombre du mur du fond. Elle pouvait s'en aller quand elle le voudrait évidemment, mais aussi rester ; il serait beau peut-être d'attendre pour voir si la lumière allait remonter sur le mur, allongeant de plus en plus l'ombre de son corps, de la table et de la chaise, ou bien si elle allait demeurer ainsi sans changer, la lumière immobile comme tout le reste, immobile comme elle et comme la fumée.

« Fin de etapa »

Deshoras

Éditions Alfaguara,
collection Biblioteca Cortázar,
Madrid, (1983) 1996

A Sherida Le Fanu, por ciertas casas.

A Antoni Taulé, por ciertas mesas.

Tal vez se detuvo ahí porque el sol ya estaba alto y el mecánico placer de manejar el auto en las primetas horas de la mañana cedía paso a la modorra, a la sed. Para Diana ese pueblo de nombre anodino era otra pequeña marca en el mapa de la provincia, lejos de la ciudad en la que dormiría esa noche, y la plaza que las copas de los plátanos protegían del calot de la carretera se daba como un paréntesis en el que entró con un suspiro de alivio, frenando al lado del café donde las mesas desbordaban bajo los árboles.

El camarero le trajo un anisado con hielo y le preguntó si más tarde querría almorzar, sin apuro porque servían hasta las dos. Diana dijo que daría una vuelta por el pueblo y que volvería. « No hay mucho que ver », le informó el camarero. Le hubiera gustado contestarle que tampoco ella tenía muchas ganas de mirar, pero en cambio pidió aceitunas negras y bebió casi bruscamente del alto vaso donde se irisaba el anisado. Sentía en la piel una frescura de sombra, algunos parroquianos jugaban a las cartas, dos chicos con un perro, una vieja en el puesto de periódicos, todo como fuera del tiempo, estirándose en la calina del verano. Como fuera del tiempo, lo había pensado mirando la mano de uno de los jugadores que mantenía largamente la carta en el aire antes de dejarla caer en la mesa con un latigazo de triunfo. Eso que ella ya no se sentía con ánimo de hacer, prolongar cualquier cosa bella, sentirse vivir de veras en esa dilación deliciosa que alguna vez la había sostenido en el temblor del tiempo. « Curioso que vivir pueda volverse un apura aceptación », pensó mirando al perro que jadeaba en el suelo, « incluso esta aceptación de no aceptar nada, de irme casi antes de llegar, de matar todo lo que todavía no es capaz de matarme ». Dejaba el cigarrillo entre los labios, sabiendo que terminaría por quemárselos y que tendría que arrancarlo y aplastarlo como lo había hecho con esos años en que había perdido todas las razones para llenar el presente con algo más que cigarrillos, la chequera cómoda y el auto servicial. « Perdido », repitió, « tan bonito tema de Duke Ellington y ni siquiera me lo acuerdo, dos veces perdido, muchacha, y también perdida la muchacha, a los cuarenta ya es solamente una manera de llorar dentro de una palabra ».

Sentirse de golpe tan idiota exigía pagar y darse una vuelta por el pueblo, ir al encuentro de cosas que ya no vendrían solas al deseo y a la imaginación. Ver las cosas como quien es visto por ellas, allí esa tienda de antigüedades sin interés, ahora la fachada vetusta del museo de bellas artes. Anunciaban una exposición individual, ninguna idea del pintor de nombre poco pronunciable. Diana compró un billete y entró en la primera sala de una módica casa de piezas corridas, penosamente transformada por ediles de provincia. Le habían dado un folleto que contenía vagas referencias a una carrera artística sobre todo regional, fragmentos de críticas, los elogios típicos ; lo abandonó sobre una consola y miró los cuadros, en el primer momento pensó que eran fotografías y le llamó la atención el tamaño, poco frecuente ver ampliaciones tan grandes en color. Se interesó de veras cuando reconoció la materia, la perfección maniática del detalle ; de golpe fue a la inversa, una impresión de estar viendo cuadros basados en fotografías, algo que iba y venía entre los dos, y aunque las salas estaban bien iluminadas la indecisión duraba frente a esas telas que acaso eran pinturas de fotografías o resultados de una obsesión realista que llevaba al pintor hasta un límite peligroso o ambiguo.

En la primera sala había cuatro o cinco pinturas que volvían sobre el tema de una mesa desnuda o con un mínimo de objetos, violentamente iluminada por una luz solar rasante. En algunas telas se sumaba una silla, en otras la mesa no tenía otra compañía que su sombra alargada en el piso azotado por la luz lateral. Cuando entró en la segunda sala vio algo nuevo, una figura humana en una pintura que unía un interior con una amplia salida hacia jardines poco precisos ; la figura, de espaldas, se había alejado ya de la casa donde la mesa inevitable se repetía en primer plano, equidistante entre el personaje pintado y Diana. No costaba mucho comprender o imaginar que la casa era siempre la misma, ahora se agregaba la larga galería verdosa de otro cuadro donde la silueta de espaldas miraba hacia una puerta-ventana distante. Curiosamente la silueta del personaje era menos intensa que las mesas vacías, tenía algo de visitante ocasional que se paseara sin demasiada razón por una vasta casa abandonada. Y luego había el silencio, no sólo porque Diana parecía ser la sola presencia en el pequeño museo, sino porque de las pinturas emanaba una soledad que la oscura silueta masculina no hacía más que ahondar. « Hay algo en la luz, pensó Diana, « esa luz que entra como una materia sólida y aplasta las cosas ». Pero también el color estaba lleno de silencio, los fondos profundamente negros, la brutalidad de los contrastes que daba a las sombras una calidad de paños fúnebres, de lentas colgaduras de catafalco.

Al entrar en la segunda sala descubrió sorprendida que además de otra serie de cuadros con mesas desnudas y el personaje de espaldas, había algunas telas con temas diferentes, un teléfono solitario, un par de figuras. Las miraba, por supuesto, pero un poco como si no las viera, la secuencia de la casa con las mesas solitarias tenía tanta fuerza que el resto de las pinturas se convertía en un aderezo suplementario, casi como si fueran cuadros de adorno colgando en las paredes de la casa pintada y no en el museo. Le hizo gracia

descubrirse tan hipnotizable, sentir el placer un poco amodorrado de ceder a la imaginación, a los fáciles demonios del calor de mediodía. Volvió a la primera sala porque no estaba segura de acordarse bien de una de las pinturas que había visto, descubrió que en la mesa que creía desnuda había un jarro con pinceles. En cambio, la mesa vacía estaba en el cuadro colgado en la pared opuesta, y Diana se quedó un momento buscando conocer mejor el fondo de la tela, la puerta abierta tras de la cual se advinaba otra estancia, parte de una chimenea o de una segunda puerta. Cada vez se le hacía más evidente que todas las habitaciones correspondían a una misma casa, como la hipertrofia de un autorretrato en el que el artista hubiera tenido la elegancia de abstraerse, a menos que estuviera representado en la silueta negra (con una larga capa en uno de los cuadros), dando obstinadamente la espalda al otro visitante, a la intrusa que había pagado para entrar a su vez en la casa y pasearse por las piezas desnudas.

Volvió a la segunda sala y fue hacia la puerta entornada que comunicaba con la siguiente. Una voz amable y un poco cohibida la hizo volverse ; un guardián uniformado – con ese calor, el pobre –, venía a decirle que el museo cerraba a mediodía pero que volvería a abrirse a las tres y media.

– ¿ Queda mucho por ver ? – preguntó Diana, que bruscamente sentía el cansancio de los museos, la náusea de los ojos que han comido demasiadas imágenes.

– No, la última sala, señorita. Hay un solo cuadro ahí, dicen que el artista quiso que estuviera solo. ¿ Quiere verlo antes de irse ? Yo puedo esperar un momento.

Era idiota no aceptar, Diana lo sabía cuando dijo que no y los dos cambiaron una broma sobre los almuerzos que se enfrían si no se llega a tiempo, « No tendrá que pagar otro billete si vuelve », dijo el guardián, « ahora ya la conozco ». En la calle, ennegrecida por la luz cenital, se preguntó qué diablos le pasaba, era absurdo haberse interesado hasta ese punto por el hiperrealismo o lo que fuera de ese pintor ignoto, y de golpe dejar caer el último cuadro que acaso era el mejor. Pero no, el artista había querido aislarse de los otros y eso indicaba acaso que era muy diferente, otra manera u otro tiempo de trabajo, para qué romper así una secuencia que duraba en ella como un todo, incluyéndola en un ámbito sin resquicios. Mejor no haber entrado en la última sala, no haber cedido a la obsesión del turista concienzudo, a la triste manía de querer abarcar los museos hasta el final.

Vio a la distancia el café de la plaza y pensó que era la hora de comer ; no tenía apetito pero siempre había sido así cuando viajaba con Orlando, para Orlando el mediodía era el instante crucial, la ceremonia del almuerzo sacralizando de alguna manera el tránsito de la mañana a la tarde, y desde luego Orlando se hubiera negado a seguir andando por el pueblo cuando en café estaba ahí a dos pasos. Pero Diana no tenía hambre y pensar en Orlando le dolía cada vez menos ; echar a andar alejándose del café no era desobedecer o traicionar rituales. Podía seguir acordándose sin sumisión de tantas cosas, abandonarse al

azar de la marcha y a una vaga evocación de algún otro verano con Orlando en las montañas, de una playa que acaso volvía para exorcisar la brasa del sol en la espalda y la nuca, Orlando en esa playa batida por el viento y la sal mientras Diana se iba perdiendo en las callejas sin nombres y sin gentes, al ras de los muros de piedra gris, mirando distraídamente algún raro portal abierto, una sospecha de patios interiores, de brocales con agua fresca, glicinas, gatos adormecidos en las lajas. Una vez más el sentimiento de no recorrer un pueblo sino de ser recorrida por él, los adoquines de la calzada resbalando hacia atrás como en una cinta móvil, ese estar ahí mientras las cosas fluyen y se pierden a la espalda, una vida o un pueblo anónimo. Ahora venía una pequeña plaza con dos bancos raquíuticos, otra calleja abriéndose hacia los campos linderos, jardines con empalizadas no demasiado convencidas, la soledad totalmente mediodía, su crueldad de matador de sombras, de paralizador del tiempo. El jardín un poco abandonado no tenía árboles, dejaba que los ojos corrieran libremente hasta la ancha puerta abierta de la vieja casa. Sin creerlo y a la vez in negarlo Diana entrevió en la penumbra una galería idéntica a la de uno de los cuadros del museo, se sintió como abordando el cuadro desde el otro lado, fuera de la casa en vez de estar incluida como espectadora en sus estancias. Si algo había de extraño en ese momento era la falta de extrañeza en un reconocimiento que la llevaba a entrar sin vacilaciones en el jardín y acercarse a la puerta de la casa, por qué no al fin y al cabo si había pagado su billete, si no había nadie que se opusiera a su presencia en el jardín, su paso por la doble puerta abierta, recorrer la galería abriéndose a la primera sala vacía donde la ventana dejaba entrar la cólera amarilla de la luz aplastándose en el muro lateral, recortando una mesa vacía y una única silla.

Ni temor ni sorpresa, incluso el fácil recurso de apelar a la casualidad había resbalado por Diana sin encontrar asidero, para qué envilecerse con hipótesis o explicaciones cuando ya otra puerta se abría a la izquierda y en una habitación de altas chimeneas la mesa inevitable se desdoblaba en una larga sombra minuciosa. Diana miró sin interés el pequeño mantel blanco y los tres vasos, las repeticiones se volvían monótonas, el embate de la luz tajeando la penumbra. Lo único diferente era la puerta del fondo, que estuviera cerrada en vez de entornada introducía algo inesperado en un recorrido que se cumplía tan dócilmente. Deteniéndose apenas, se dijo que la puerta estaba cerrada simplemente porque ella no había entrado en la última sala del museo, y que mirar detrás de esa puerta sería como volver allá para completar la visita. Todo demasiado geométrico al fin y al cabo, todo impensable y a la vez como previsto, tener miedo o asombrarse parecía tan incongruente como ponerse a silbar o preguntar a gritos si había alguien en la casa.

Ni siquiera una excepción en la única diferencia, la puerta cedió a su mano y fue otra vez lo de antes, el chorro de luz amarilla estrellándose en una pared, la mesa que parecía más desnuda que las otras, su proyección alargada y grotesca como si alguien le hubiera arrancado violentamente una alfombra negra para tirarla al suelo, y por qué no verla de otra manera, como un rígido cuerpo a cuatro patas que acabara de ser despojado de sus ropas

ahí caídas en una mancha negruzca. Bastaba mirar las paredes y la ventana para encontrar el mismo teatro vacío, esta vez ni siquiera otra puerta que prolongara la casa hacia nuevas estancias. Aunque había visto la silla junto a la mesa, no la había incluido en su primer reconocimiento pero ahora la sumaba a lo ya sabido, tantas mesas con o sin sillasen tantas habitaciones semejantes. Vagamente decepcionada se acercó a la mesa y se sentó, se puso a fumar un cigarrillo, a jugar con el humo que trepaba en el chorro de luz horizontal, dibujándose a sí mismo como si quisiera oponerse a esa voluntad de vacío de todas las piezas, de todos los cuadros, del mismo modo que la breve risa en algún lugar a espaldas de Diana cortó por un instante el silencio aunque acaso sólo fuera un breve llamado de pájaro allí fuera, un juego de maderas resacas ; inútil, por supuesto, volver a mirar en la habitación precedente donde los tres vasos sobre la mesa lanzaban sus débiles sombras contra la pared, inútil apurar el paso, huir sin pánico pero sin mirar atrás.

En la calleja un chico le preguntó la hora y Diana pensó que debería apresurarse si quería almorzar, pero el camarero estaba como esperándola bajo los plátanos y le hizo un gesto de bienvenida señalándole el lugar más fresco. Comer no tenía sentido pero en el mundo de Diana casi siempre se había comido así, ya porque Orlando decía que era hora de hacerlo o porque no quedaba más remedio entre dos ocupaciones. Pidió un plato y vino blanco, esperó demasiado para un lugar tan vacío ; ya antes de tomar el café y pagar sabía que iba a volver al museo, que lo peor en ella la obligaba a revisar eso que hubiera sido preferible asumir sin análisis, casi sin curiosidad, y que si no lo hacía iba a lamentarlo al final de la etapa cuando todo se volviera usual como siempre, los museos y los hoteles y el recuento del pasado. Y aunque en el fondo nada quedara en claro, su inteligencia se tendería en ella como una perra satisfecha apenas verificara la total simetría de las cosas, que el cuadro colgado en la última sala del museo representaba obedientemente la última habitación de la casa ; incluso el resto podría entrar también en el orden si hablaba con el guardián para llenar los huecos, al fin y al cabo había tantos artista que copiaban exactamente sus modelos, tantas mesas de este mundo habían acabado en el Louvre o en el Metropolitan duplicando realidades vueltas polvo y olvido.

Cruzó sin apuro las dos primeras salas (había una pareja en la segunda, hablándose en voz baja aunque hasta ese momento fueran los únicos visitantes de la tarde). Diana se detuvo ante dos o tres de los cuadros, y por primera vez el ángulo de la luz entró también en ella como una imposibilidad que no había querido reconocer en la casa vacía. Vio que la pareja retrocedía hacia la salida, y esperó a quedarse sola antes de ir hacia la puerta de la última sala. El cuadro estaba en la pared de la izquierda, había que avanzar hasta el centro para ver bien la representación de la mesa y de la silla donde se sentaba una mujer. Al igual que el personaje de espaldas en algunos de los otros cuadros, la mujer vestía de negro pero tenía la cara vuelta de tres cuartos, y el pelo castaño le caía hasta los hombros del lado invisible del perfil. No había nada que la distinguiera demasiado de lo anterior, se integraba a la pintura como el hombre que se paseaba en otras telas, era parte de una

secuencia, una figura más dentro de la misma voluntad estética. Y a la vez había algo allí que acaso explicaba que el cuadro estuviera solo en la última sala, de las semejanzas aparentes surgía ahora otro sentimiento, una progresiva convicción de que esa mujer no sólo se diferenciaba del otro personaje por el sexo sino por su actitud, el brazo izquierdo colgando a lo largo del cuerpo, la leve inclinación del torso que descargaba su peso sobre el codo invisible apoyado en la mesa, estaban diciéndole otra cosa a Diana, le estaban mostrando un abandono que iba más allá del ensimismamiento o la modorra. Esa mujer estaba muerta, su pelo y su brazo colgando, su inmovilidad inexplicablemente más intensa que la fijación de las cosas y los seres en los otros cuadros : la muerta ahí como una culminación del silencio, de la soledad de la casa y sus personajes, de cada una de las mesas y las sombras y las galerías.

Sin saber cómo se vio otra vez en la calle, en la plaza, subió al auto y salió a la carretera hirviente. Había acelerado a fondo pero poco a poco fue bajando la velocidad y sólo empezó a pensar cuando el cigarrillo le quemó los labios, era absurdo pensar cuando había tantas cassettes con la música que Orlando había amado y olvidado y que ella solía escuchar de a ratos, aceptando atormentarse con la invasión de recuerdos preferibles a la soledad, a la vaga imagen del asiento vacío a su lado. La ciudad estaba a una hora de distancia, como todo parecía estar a horas o a siglos de distancia, el olvido por ejemplo o el gran baño caliente que se daría en el hotel, los whiskys en el bar, el diario de la tarde. Todo simétrico como siempre para ella, una nueva etapa dándose como réplica de la anterior, el hotel que completaría un número par de hoteles o abriría el impar que la etapa siguiente comaría ; como las camas, los surtidores de nafta, las catedrales o las semanas. Y lo mismo hubiera debido ocurrir en el museo donde la repetición se había dado maniáticamente, cosa por cosa, mesa por mesa, hasta la ruptura final insoportable, la excepción que había hecho estallar en un segundo ese perfecto acuerdo de algo que ya no entraba en nada, ni en la razón ni en la locura. Porque lo peor era buscar algo razonable en eso que desde el principio había tenido algo de delirio, de repetición idiota, y a la vez sentir como una náusea que sólo su cumplimiento total le hubiera devuelto una conformidad razonable, hubiera puesto esa locura del buen lado de su vida, lo hubiera alineado con las otras simetrías, con las otras etapas. Pero entonces no podía ser, algo había escapado ahí y no se podía seguir adelante y aceptarlo, todo su cuerpo se tendía hacia atrás como resistiendo al avance, si algo quedaba por hacer era dar media vuelta y regresar, convencerse con todas las pruebas de la razón de que eso era idiota, que la casa no existía o que sí, que la casa estaba ahí pero que en el museo sólo había una muestra de dibujos abstractos o de pinturas históricas, algo que ella no se había molestado en ver. La fuga era una sucia manera de aceptar lo inaceptable, de infringir demasiado tarde la única vida imaginable, la pálida aquiescencia cotidiana a la salida del sol o a las noticias de la radio. Vio llegar un refugio vacío a la derecha, viró en redondo y entró de nuevo en la carretera, corriendo a fondo hasta que las primeras granjas en torno al pueblo volvieron a su encuentro. Dejó atrás la

plaza, recordaba que tomando a la izquierda llegaría a un término donde podía dejar el auto, siguió a pie por la primera calleja vacía, oyó cantar una cigarra en lo alto de un plátano, el jardín abandonado estaba ahí, la gran puerta seguía abierta.

Para qué demorarse en las dos primeras habitaciones donde la luz rasante no había perdido intensidad, verificar que las mesas seguían ahí, que tal vez ella misma había cerrado la puerta de la tercera estancia al salir. Sabía que bastaba empujarla, entrar sin obstáculos y ver de lleno la mesa y la silla. Sentarse otra vez para fumar un cigarillos (la ceniza del otro se acumulaba prolijamente en un ángulo de la mesa, la colilla había debido tirarla en la calle), apoyándose de lado para evitar el embate directo de la luz de la ventana. Buscó el encendedor en el bolso, miró la primera voluta del humo que se enroscaba en la luz. Si la leve risa había sido al fin y al cabo un canto de pájaro, afuera no cantaba ningún pájaro ahora. Pero le quedaban muchos cigarrillos por fumar, podía apoyarse en la mesa y dejar que su mirada se perdiera en la oscuridad de la pared del fondo. Podía irse cuando quisiera, por supuesto, y también podía quedarse ; acaso sería hermoso ver si la luz del sol iba subiendo por la pared, alargando más y más la sombra de su cuerpo, de la mesa y de la silla, o si seguiría así sin cambiar nada, la luz inmóvil como todo el resto, como ella y como el humo inmóviles.

« Txeca »

Laboratoire de lumière

Monographie sur Antoni Taulé,

sous la direction de Marc deSmedt,

éditions Cesare Rancilio, Paris, septembre 1981

Il ne me semble pas que ce tableau entre dans une série. Il ne me semble pas que cela soit possible : les questions que monte Taulé, ses compositions de questions s'y arrêtent, y sont retournées. Dans l'espace qu'il s'est donné – la scénographie renaissante –, à la fois creusé en « profondeur » et traversé de droite à gauche, sur sa table familière, il a installé une pyramide

Table et pyramide, ça fait un étrange système.

Ici il faut ouvrir une parenthèse : Taulé fait mine de s'irriter que les spectateurs tirent un parti de la Table qu'il juge excessif. Dégénération, sans doute. De même qu'un autre Catalan, Tapiès (« mur » en catalan) répète qu'il n'a pas fait tellement de murs. Taulé (« taula », table en catalan) prend ses distances avec sa Table.

Il ne veut pas qu'elle soit le signe distinctif, la marque de sa peinture, une signature. Moins repère que repaire. Pas un symbole : du vide, de l'attente, de tout ce que l'on voudra... Elle est, insistant, lourd, monotonement (ce n'est pas un défaut, la monotonie, mais le plein de la variation), monotonement charpenté, un objet de « synthèse », au sens où Merleau-Ponty parlant de la « synthèse du corps propre » joignait « l'unité du corps et celle de l'œuvre d'art ». Le nom, la signature de Taulé qui parcourt la Table lui assure une duplicité secrète, la fissure, cependant que sa géométrie, sa netteté soutient tout l'édifice alentour, et que s'efface la trace de l'homme qui peint.

Revenons maintenant au système table-pyramide. Nul doute qu'il soit pervers. Voici donc, juché sur ce corps, une pyramide – et tout ce qu'elle traîne après : imaginez-la renversée et sa base fournit l'ouverture d'une classique perspective où tout, par plans échelonnés, trouvera sa place régie par le sommet : sous l'autorité signifiante de Dieu, la monnaie de son langage, ou sous l'autorité de la Banque, comme le rappelle le divin dollar américain. Diktats.

Or, dans le monde et d'apparence si organisé de Taulé, aucun mot – mot d'ordre – ne trouverait place : la chaise du conférencier maître-des-mots y reste vide devant la table ; les tableaux, dans leur suite en séries, marquent l'impossibilité de quelque liaison que ce soit. La monotonie des signes mis en scène par Taulé ne communique pas avec une rhétorique.

Rien à générer : le vocabulaire et la syntaxe ne peuvent que varier, sur fond d'hiatus.
Et dans le système table-pyramide, la pyramide du sens devenu un objet parmi d'autre,
y rayonne vainement. Non pas objet de vanité, branché sur la mort, comme dans l'ancienne
peinture mais objet disqualifié-disqualifiant : disqualification du couple sens-non-sens,
ébranlement de la porte à fantômes. Au profit d'une qualification légère de l'espace.
Sans réponse : attente de l'attente, question de la question, lumière de la lumière, ombre
de l'ombre, mise en scène d'une architecture dans une suite de mises en abîme : Tableau,
table, Taulé,... sans fin, passages. Et activité.